

A PAMPHILE LEMAY

Poète, quand la nuit d'été tombe sereine
Sur le lac qui se berce aux frais gazouillements
Des sapins caressant leur harpe éolienne ;
Le rossignol se penche au bord des flots dormants.

L'œil tourné vers le ciel, le virtuose égrène
Dans l'éther, ses soli si pleins d'enivremens.
Alors les vents ambrés retiennent leur haleine,
L'immensité bleue a de doux tressaillements.

Et quand il a longtemps prodigué sa merveille,
Se taisant tout à coup, il incline l'oreille,
Pour ouïr les échos répéter sa chanson.

Comme l'oiseau divin, écoutez vous sur l'onde
De vos hymnes d'amour la repercussion,
Que vous ne chantiez plus sur votre lyre blonde ?

W. CHAPMAN.

Août 1881.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

— O —

XIX

LA SEUR ET LE FRÈRE

Madame Lavinie Lobeau de Fineste était alors une femme de quarante-cinq ans. Très blonde, le teint fade, la peau impressionnable, l'œil gris-bleu, la figure longue, si mince qu'on l'eût dite aplatie entre deux portes, la bouche toujours souriante, aux lèvres peu apparentes ; la physionomie, la voix, le regard, toute la personne empreinte d'une douceur infinie.

On la disait pieuse. Était-ce de la vraie piété ? secret entre le ciel et elle. On vantait sa charité libérale : ne le faisait-elle pas trop au grand jour ? son défaut de coquetterie : n'avait-elle pas intérêt à montrer ses cheveux presque tout blancs ? son amour du bien et de la justice : qui ne se pare d'une semblable amour ? son désintéressement : en avait-elle donné des preuves ? son dévouement sans bornes : on ne l'ignorait peut-être pas assez. Chacun la paraît à l'envie de ce magnifique assemblage que couronnait une bonté, paraît-il, sans égale. Elle était l'amie de tous, et le curé lui-même voyait en elle l'idéal de la femme sérieuse, de la mère de famille.

Elle avait quinze ans lorsque naquit son frère. Elevée jusque-là en héritière, elle se posait comme telle devant ses jeunes compagnes moins heureuses ou moins bien partagées qu'elle sous le rapport de la fortune. La naissance de Philippe transformait sa position, on le lui fit sentir.

Que se passa-t-il dans cette nature en apparence si calme ?

Mystère. Elle se savait fiancée par ses parents au vicomte Hector de **, son mariage était même fixé au seizième anniversaire de sa naissance. Cette anniversaire passa sans amener dans sa vie le changement attendu, sinon désiré : elle n'était plus héritière ; de là la rupture.

Philippe venait à ravir. Pour lui son père faisait les plus beaux rêves auxquels la jeune fille semblait s'associer.

Madame de Fineste mourut. L'enfant avait trois ans. Dès lors la grande sœur remplaça la mère absente et s'attacha si bien à Philippe que, même pour son éducation, elle ne voulut jamais s'en séparer. De mariage, il n'en fallait pas parler. Pourtant, à la mort de son père, elle consentit à épouser M. Lobeau. De mauvaises langues prétendirent que c'était pour ses millions. Elle les laissa dire et vécut comme par le passé à Fineste. Son frère avait quatorze ans. Jusque là l'abbé Saturnin s'était seul occupé de son instruction. On lui donna un précepteur fort pédant, très peu savant, sans énergie et absolument dépourvu de cette intelligence qui pénètre et élève à son contact.

Philippe continua sa vie à travers champs, traitant *in petto* son précepteur d'imbécile, et trouvant fort désagréables ses tête-à-tête forcés avec les grecs et les latins.

Il fit peu de progrès. Qu'importe ! il n'avait pas quitté sa bonne sœur.

A treize sept ans, madame Lobeau de Fineste — elle avait voulu conserver son nom de jeune fille — était veuve et chargée de deux enfants : un garçon de six ans, une fillette de quatre ans. Philippe en avait vingt-deux. C'était alors un garçon bien planté, aussi brun que sa sœur était blonde, grand chasseur, détestant le monde qu'il ne connaissait pas, lisant quelque peu, *parissant* beaucoup, aimant la solitude, vif et enjoué à l'occasion, d'une brusquerie un peu rude, d'une franchise proverbiale, adorant ses neveux et vivant très retiré.

Aspirait-il à d'autres horizons ? Nul n'aurait pu le dire.

La triste veuve, calme et forte dans sa douleur, les yeux encore rougis par de récentes larmes, fit appeler son frère dans la chambre

mortuaire, et là, devant le corps rigide et froid de son mari :

— Philippe, dit-elle au jeune homme, me voilà seule désormais, et mes enfants orphelins. Mon mari, leur père, ne peut plus rien pour nous. Que vont devenir ces pauvres chers êtres ?

— Ce que je suis devenu, moi.

— Sans doute, ami, mais tu oublies qu'ils sont trop jeunes pour veiller l'un sur l'autre.

— Et toi ?

— Moi ! une femme ! brisée par cette épreuve, si j'allais leur manquer aussi !

— Si, si, on va loin avec cela ! je ne compte donc pas ?

— O mon ami ! fit-elle d'un ton de doux reproche. Je me sens ; je ne pourrai jamais faire pour eux ce que j'ai fait pour toi, et si tu te maries, ils seront tout à fait orphelins.

A ce mot, si tu te maries, Philippe ouvrit ses grands yeux clairs et brillants. Jamais sa sœur n'avait tenu un tel langage. Se marier, lui ! allons donc ! si sa sœur eût été moins affligée, il aurait cru qu'elle plaisantait. Se marier ! enchaîner sa liberté ! Ainsi qu'on le répétait autour de lui sans cesse ; quelle folie qu'une pensée semblable !

— Ma franchise t'étonne, mon ami, poursuivait la sœur d'une voix dolente ; je te le dis. Tu es jeune, qui sait ce que te réserve l'avenir ! Le mariage n'est pas une nécessité, surtout, lorsque, comme toi, on a une famille tendrement aimée ; mais une occasion, un rien vous entraîne. Je me suis bien mariée, moi, alors que l'âge des illusions était passé. C'était pour te donner un protecteur. Tu es un homme, aujourd'hui, tu n'as plus besoin d'appui, mais mes enfants, mes pauvres enfants !...

— Sois tranquille ; je suis là !...

— Eh quoi ! tu consentirais à remplacer leur père ?

— Ne viens-tu pas de me dire qu'il avait remplacé le mien ?

— Philippe ! Philippe ! mon mari te bénit pour cette bonne parole, pour cette belle action.

Et elle le couvrait de baisers et de larmes.

Le jeune homme, ému et ne voulant pas le paraître, se dégageant de son étreinte, se disposait à sortir.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-elle tremblante encore.

— Voir nos enfants.

Et il disparut.

Il y avait huit ans de cela. Philippe ne s'était pas marié. Sa sœur avait pour lui la déférence qu'on a pour le chef de la maison. De son côté, il lui laissait le soin de l'administration générale des biens, ne décidait rien sans elle, la consultait pour tout et ne croyait bien fait que ce qu'elle avait décidé de faire.

— Je n'y entends rien, disait-il gaiement. Que ferais-je sans elle !

Les enfants le traitaient en papa. Cela le faisait rire.

XX

PHOTOGRAPHIE TYPIQUE

M. Anatole n'est ni laïque, ni ecclésiastique ; il est pourtant ensoutané. Resté au séminaire d'Orléans, aux frais d'un digne prêtre, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, au moment de prononcer ses vœux, il a reculé, et, les yeux baissés, la physionomie déolée, il a déclaré à son directeur qu'il avait peur, qu'il se sentait défailir devant la grandeur du sacerdoce, qu'il craignait de manquer de zèle pour sauver les âmes qui lui seraient confiées, qu'il désirait enfin, quelques années encore, s'assurer de sa vocation.

Il est sorti du séminaire et est entré chez madame de Lobeau de Fineste en qualité de précepteur. Celle-ci a exigé qu'il conservât la soutane ; il a acquiescé à cette demande avec empressement, et, depuis trois ans qu'il vit au château, nul n'a eu un reproche à lui adresser.

Fort instruit, fort intelligent du reste, il a su vite apprécier son entourage et est devenu l'*alter ego* de la maîtresse de la maison.

Ce n'est pas sans déplaisir qu'il voit arriver l'institutrice, et cela n'a pas dépendu de lui si cette question a marqué d'être ajournée en définitive. Mais madame Lobeau s'étant expliquée catégoriquement, il a convenu avec elle que mademoiselle Hermine ne sera bientôt plus une fillette, et qu'il est plus convenable qu'elle termine son éducation avec une femme plutôt qu'avec lui ; non à cause de lui, pour le mon le. Il ne peut pourtant pas se défendre d'une secrète appréhension en attendant celle, qu'à part lui, il appelle sa rivale.

— Elle sera bien forte, pense-t-il, si elle me supplante auprès de madame.

M. Anatole serait-il un envieux ? en ambiteux ? Qui sait ! Il en a la tête, la physionomie, les lignes. Et cependant, si gracieux, si pacifique ! l'air si naturellement désintéressé !

On dirait qu'il se modèle sur sa maîtresse ; seu, son ton persifleur l'en fait différer parfois. Il se reprend aussitôt et tâche d'effacer l'impression produite. Il y réussit souvent : il a tant d'esprit M. Anatole ! La baronne Emeric de Lacauté et madame de Blanchemin en raffolent.

Rassurez-vous ! L'une a cinquante-cinq ans et l'autre soixante. Chacun a sa prétention, il est vrai. La baronne se croit éternellement jeune et se pare comme une jeune fille : robes claires, étoffes chatoyantes, chapeaux printaniers, nappées de pensionnaire, la baronne est la plus aimable des créatures, doublée d'un mari grognon, un ex-beau qu'elle laisse au coin du feu, et d'un délicieux havanais qu'elle papillote, dorlotte, bichonne, enrubane comme le ferait une mère idolâtre pour son enfant de prédilection.

Elle tient en haute estime sa bonne amie madame Lobeau de Fineste, mais elle ne comprend pas qu'une femme passe sa vie à s'occuper de rentes, de fermages, de chiffres, etc.

— Qu'importe, dit-elle, un peu plus, un peu moins de revenus ! On se laisse voler sans faire semblant d'y prendre garde, qu'est-ce que la petite différence ? Un grain de sable enlevé au désert ; cela vaut bien la quiétude dont on jouit.

La femme est faite pour plaire, avant tout elle doit se plaire ; tel est son principe invariable. De là le soin qu'elle prend de sa personne, de la recherche minutieuse de sa mise, son goût prononcé pour ce qui est fantaisie, nouveauté, mode, agrémentation.

— Soyons toujours sous le prisme si nous voulons régner, minaude-t-elle en prêchant d'exemple.

Aussi, malgré ses onze lustres bien sonnés, est-elle la lionne de la contrée.

Madame de Blanchemin est la femme-homme d'affaires. Elle cause politique, économie sociale, agriculture, commerce, industrie, médecine ; prononce avant les juges, se tient au courant de la chronique, discute, commente les questions les plus délicates aussi bien que les plus ardues ; se met à la disposition de tous et prétend que ses lumières ne lui ont jamais fait défaut. Sa voix forte semble faite pour commander ; l'ensemble de sa personne a quelque chose de viril qui étonne d'abord, sa verve est inépuisable. Avec son fonds de sensibilité et l'élan de bonté qui la caractérisent, elle doit faire une excellente amie. Elle se dévoue, en effet, avec exaltation, mais, voilà le correctif, elle a le défaut des qualités portées à l'extrême.

Elle a deux filles, toutes deux mariées, l'une à Tours, l'autre à Angers ; toutes deux grand-mères, toutes deux, son vivant portrait. Mêmes allures, même ton tranchant, même caractère, même vigueur de corps et d'esprit. Ce qui, sans doute, n'a pas permis la vie en commun. De loin, que de caresses échangées !

Veuve, madame de Blanchemin vit sur ses terres, et sa meilleure relation est, sans contredit, celle des Fineste. Elle parle avec enthousiasme de la maîtresse du logis. L'aime-t-elle ? La question est vraiment indiscrète.

XXI

LE PASSÉ DEVANT L'AVENIR

Le lendemain de son arrivée, Fernande, reposée et plus calme, regardait, de la croisée de sa chambre, ces lieux où elle allait vivre. Le jour commençait à peine à poindre à l'horizon ; l'air pur et vif était chargé d'émanations embaumées ; au loin, la vue se délassait sur un océan de verdure aux nuances fortes et changeantes que le vent semblait caresser à peine ; de tous côtés, les derniers fleurs se hâtaient d'éclorre, les oiseaux de gazouiller en frôlant, du bout de l'aile, les feuilles sèches, au parfum indéfinissable, dont l'automne ouate son lit ; on entendait les murmures lointains de la Vienne dominant les mille bruits de la nature au réveil.

Il y avait longtemps, des années, que Fernande n'avait contemplé un pareil spectacle. Chaque son qui traversait l'espace, chaque aspect, chaque perspective lui rappelait son enfance heureuse et enivrée, ses joies effacées, sa gaieté insouciance, son bonheur inconscient, le plus grand, le meilleur, parce qu'il n'est point cherché. Aujourd'hui, tout avait disparu ; il ne lui restait que sa jeunesse, mais déjà décolorée sous les coups de l'adversité. Aujourd'hui, plus de mère, de père, de famille, de serviteurs, de fortune, plus rien ; étrangère, elle était chez des étrangers. Que seraient-ils pour elle ?

Bons, peut-être, tout le lui faisait présumer ; et pourtant, elle avait peur.

De qui ?

Elle l'ignorait. Elle avait assez souffert pour ne pas redouter la souffrance, aussi, ne se rendait-elle pas compte de l'espèce de crainte qui la paralysait. Cette vie qui s'offrait à elle était si nouvelle ! Pourrait-elle se plier aux exigences d'une position aussi dépendante ?

Il le fallait. C'était le pain, le sang, l'existence de son père, et, quoi qu'il en coûtât, elle se devait à ce devoir.

Elle avait dû faire un énergique appel à la raison du gentilhomme, lui faire comprendre que c'était le seul moyen de salut, avant d'obtenir son adhésion. Il l'avait donnée, espérant un changement imprévu dans leur situation, et se proposant bien de faire ses efforts, de tenter l'impossible pour pouvoir la rappeler auprès de lui. Malgré les objections générales qui tendaient à lui prouver que Fernande de Valdepine ne serait que plus touchante et plus respectée, la jeune fille dut prendre le nom de Veinuil, d'une seigneurie qui possédait ses pères. En outre, et pour prévenir les commentaires, elle ne devait écrire au duc que sous le couvert du docteur. Avec celui-ci, Fernande avait convenu qu'elle enverrait deux mille francs de ses appointements, trouvant les cinq cents francs qui lui restaient suffisants et au-delà pour pourvoir à son entretien.

L'excellente madame Alfaut avait voulu absolument s'occuper des bagages de sa jeune amie, qui, à son arrivée à Fineste, ne fut pas peu surprise de trouver sa garde-robe simplement mais confortablement remuée.

Au souvenir des preuves d'intérêt qu'elle avait reçues, des obligations qu'elle avait contractées, la jeune fille s'accusa de lâcheté pour avoir cédé à sa tristesse, et promit bien de se tenir à l'avenir à la hauteur de sa mission.

XXI

LA PREMIÈRE ÉCOLE DE FERNANDE

— Déjà sur pied, mademoiselle ! disait une demi-heure plus tard, la mère d'Hermine, de sa voix la plus douce, du parterre où elle jardina.

— Je pourrais faire la même exclamation, madame, répondit Fernande.

— Je suis une campagnarde, moi, à mes jours, pourtant, Mais vous....

— Moi, madame, il y avait là de quoi m'attirer, fit-elle en parcourant de l'œil le jardin qui se dessinait à ses pieds.

— Etes-vous reposée, et vous aurons-nous à déjeuner ce matin ?

— Oui, madame. Hier soir, j'ai dû me faire excuser. Je n'en pouvais plus. Si vous le permettez, j'entrerais en fonctions dans la journée ; j'ai hâte de faire plus ample connaissance avec ma jeune élève.

— Vous êtes libre, mademoiselle. Il sera bon pourtant de vous entendre avec monsieur Anatole. C'est lui qui, jusqu'ici, a dirigé ma fille et....

— Je suivrai ses conseils, madame.

— Voilà qui est parfait. Je vais vous envoyer Hermine ; elle vous conduira à la salle d'étude.

Madame Lobeau de Fineste entra dans la maison. Peu après, Fernande entendit une tempête de cris et de larmes dans une pièce voisine. Reconnaissant la voix d'un enfant, elle quitta sa chambre craignant un accident.

C'était mademoiselle Hermine, poursuivant sa bonne qui voulait l'habiller, et criant, à tuer-tête, qu'il n'était pas l'heure de l'étude, qu'elle ne voulait pas obéir, que si son institutrice croyait lui faire la loi, elle se trompait ; qu'elle était la maîtresse puisqu'elle la payait, et conséquemment, agirait à sa guise.

Fernande n'osa avancer. Elle était là, pétrifiée par cette colère, lorsque madame Lobeau parut à l'extrémité du couloir.

— Qu'est-ce ? demanda-t-elle.

— Je ne sais, madame ; à ce bruit j'ai craint un malheur.

— Je comprends, interrompit la mère. C'est cette petite fille qui fait des siennes. Elle est si vive ! si nerveuse ? Cela la met dans des états.

— Si l'on essayait....

— Elle n'entendra rien en ce moment. Elle veut ce qu'elle veut ; la contraire, c'est la rendre malade, et je serai forcée de gronder sa bonne qui n'a pas su lui expliquer ce que j'avais demandé.

Fernande était stupéfaite d'une telle condescendance et d'un semblable aveuglement.

— Venez, poursuivait madame Lobeau, nous calmons cette pauvre enfant.

Elles entrèrent chez mademoiselle Hermine. Celle-ci, à demi-nue, les cheveux en désordre, l'œil menaçant, la figure empourprée, et ruisselante de larmes, lançait, en ce moment, un soufflet à la malheureuse servante.

A la vue de sa mère, ses cris redoublèrent : elle se tut en apercevant Fernande et courut se réfugier dans les bras de madame Lobeau. Elle murmurait en sanglotant :

— Je ne veux pas étudier, ce n'est pas l'heure, dis-lui bien que ce n'est pas l'heure et que je n'étudierai pas.

— Tu as raison, fillette, ne pleure plus, cela te fait mal ; tu étudieras quand tu voudras.

— Je savais bien que Nicette mentait. Tu la gronderas, ou je la mets à la porte.

— Je la gronderai, ma chérie. Laisse-toi habiller ; tu vas t'enrhâmer.

— Tant pis ! ce sera Nicette qui en sera cause. Je ne veux pas qu'elle m'habille.

— Je vais t'envoyer Françoise.

Non, toi !

— Mais, mignonne !....

— Toi, je veux que ce soit toi, répéta avec irritation la capricieuse enfant.

— Il ne faut pas dire, je veux, à sa mère.

— Ne le dis-tu pas ?

— C'est différent, ma fille. Allons, sois sage, ou mademoiselle Fernande aura une triste opinion de toi.

— Cela n'est bien égal, murmurait-elle entre les dents.

— Vous faites de la peine à madame votre mère, insinua Fernande.

— Oh ! que non ! Elle sait qu'on ne doit pas me contrarier.

— Quand vous étiez toute petite fille, c'est possible. Mais à présent....

— A présent, on doit m'obéir.

— On vous obéira si vous obéissez.

Mademoiselle Hermine, étonnée, regarda son institutrice pour savoir si elle parlait sérieusement. C'était la première fois qu'on lui répliquait de la sorte. Après une seconde de réflexion elle reprit vivement :

— Ceux que l'on paie n'ont pas le droit de commander à ceux qui les paient. N'est-ce pas vrai, maman ?

— Madame Lobeau, un peu honteuse, peut-être, balbutia une réponse que nul ne put entendre. Fernande eut un inexprimable serrement de cœur en présentant les difficultés et les périls de sa mission.

L'imprévoyante mère procédait rapidement à la toilette de sa fille. Elle se sentait gênée devant Fernande. Aussi lui dit-elle avec embarras :

— Vous devez porter sur Hermine un sévère jugement, mademoiselle. Elle est bien jeune, c'est ce qui me fait l'excuser.

Fernande n'osa répondre. Quoi qu'elle eût dit, elle aurait heurté, bien sûr, cet amour-propre si ternel.

Mademoiselle Hermine riait déjà à travers ses larmes mal effacées. Elle regardait furtivement